

Mini comptes rendus

Racomptines. Cécile Gagnon. Illus. Béatrice Leclercq. Saint-Hubert, Éditions du Raton Laveur, 1992. Non paginé. Broché. ISBN 2-920660-25-X.



Pour cette édition de comptines traditionnelles du Canada français, Cécile Gagnon et Béatrice Leclercq ont nettement opté pour le ton irrévérencieux de la fable. Ce qui fait le charme de comptines comme celle de “la p'tite vache a mal aux pattes” ou de “Marie-Madeleine va-t-à la fontaine”, c'est avant tout l'interrogation moqueuse du réel, un réel toujours entourloupé par la richesse de répétition et de combinaison du langage. Les comptines ne sont pas innocentes, bien sûr. Elles évoquent nos peurs

les plus durables, celles d'un univers physique que nous n'arrivons pas à prévoir et à maîtriser et qui nous surprend les culottes baissées, quoi qu'il advienne. Mais nous savons aussi que nous aurons le dernier mot, devant la mort et le silence mêmes qui nous attendent. Images de nos actions sans finalité apparente, les comptines seront toujours notre dernier éclat de rire, notre dernier jeu de mots, notre dernière accusation portée sur le vide. Hyperstructurées, elles nous font échapper brièvement et solennellement à l'irrationnel et au désordre. Cécile Gagnon enrobe avec finesse, sachant bien en préserver le caractère fabulaire, chacune de ces comptines dans une narration qui aide à en saisir le sens. Béatrice Leclercq, elle, ne sait trop à quelle tradition de l'image se vouer et oscille irrésolue entre la candeur de Farfadet et la civilité excessive de Peter Rabbit. La tâche de l'illustratrice était difficile car, qu'on le veuille ou non, c'est le langage pur des mots qui triomphe ici de l'image.

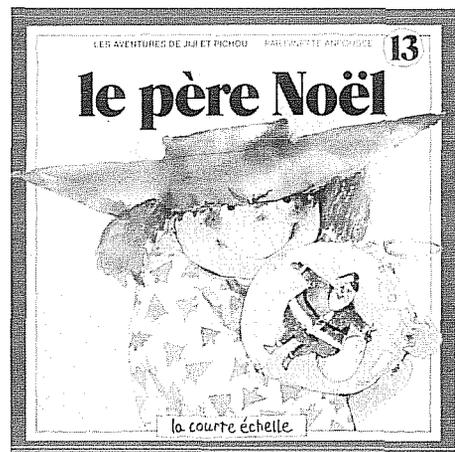
Le Parc aux sortilèges. Denis Côté. Illus. Stéphane Poulin. Montréal, La Courte Échelle, 1994. Pp. 91. Broché. ISBN 2-89021-210-6.

Dans le fond, *Le Parc aux sortilèges* est une variation particulièrement exacerbée du “Petit Poucet” de Perrault. A la fin d'une journée au parc d'attractions,

Maxime (le Petit Poucet), Pouce (le costaud, figure inversée du héros de Perrault) et Jo (ni une, ni l'autre, "petite et mignonne") laissent leurs parents un instant pour entrer dans la Maison aux Miroirs. Cette maison, dont le nom évoque la quête de l'identité et la découverte de soi, n'offre pas aux trois enfants les émois anticipés. C'est plutôt à leur sortie de la Maison aux Miroirs (en sont-ils vraiment sortis?) que le parc aux sortilèges se referme sur eux: perversion extrême d'un monde adulte motivé par la tromperie, la peur et le chantage. Dans ce monde clos et hostile dont les enfants n'arrivent pas à s'extirper règne la terreur. L'ogre du conte de Perrault a donc ici de multiples visages: c'est d'ailleurs là sa caractéristique la plus terrifiante. Les lieux de l'horreur sont chez Côté bien prévisibles et pourtant leur valeur profondément onirique les rend très efficaces: exagération du vieillissement et spectres cadavériques, dénaturation et infirmités par l'excès (l'être à deux têtes), bestialité, chairs décomposées, transfuges sexuels, etc. Mais il y a plus, car il est clair que, comme chez Perrault, l'univers de l'horreur est celui de la *consommation*. Le parc regorge de nourriture, souvent identifiée par des noms qui rappellent les êtres vivants: les barbapapas, les hot-dogs, etc. C'est dans ce portrait percutant de notre civilisation que le roman de Côté excelle au plus haut point. Là où il fléchit, c'est dans la résolution magique de l'épreuve posée aux enfants. Maxime et ses acolytes découvrent le moyen de s'évader du parc, par l'affirmation magique de la masculinité héroïque. Le combat du jeune Maxime dans la fosse aux lions, faisant jouer de sa baguette magique pour les beaux yeux de la dresseuse, ne peut être plus évident. "Dans les gradins, la foule applaudissait à tout rompre et m'acclamait par des bravos" (p. 83). Sous l'étrangeté de cette quête d'identité se cachait un bon vieux scénario hollywoodien. Même la moralité bienséante, style Steven Spielberg, d'un dernier chapitre d'apothéose sur le "Grand Jeu Cosmique" et l'amour de "la Vie" ne peut nous tromper sur les véritables enjeux masculins de ce récit.

Le Père Noël. Ginette Anfousse. Illus. auteure. Montréal, La Courte Échelle, 1993. Non paginé. Broché. ISBN 2-89021-205-X.

Ginette Anfousse pouvait-elle parler du père Noël d'une manière originale? Non, sans aucun doute, surtout dans l'univers de conformité où évolue la petite fille espiègle de la série des Jiji. Pourtant l'album pose d'abord un problème, amorce une remise en question: "Le problème avec le père Noël,



c'est qu'il est gros." Puis, plus tard, "Le problème avec le père Noël, c'est qu'il est un peu comme le bonhomme Sept-Heures." Mais le texte écrit par Anfousse ne répond jamais aux questions, reste sans cohérence. D'ailleurs pour éviter de répondre aux questions qu'il se pose, le texte en fait d'autres, sans fin. Il y a comme des ratés à la lecture que l'usage de la conjonction "Et..." ou le dialogue fictif avec le bébé tamanoir ("Dis, Pichou,...") n'arrivent jamais à combler. Ce qui est dommage, c'est que la faiblesse du récit nous détourne indûment des merveilleuses illustrations qui, elles, surtout dans ce livre, contiennent toute la cohérence et toute la richesse de signification. Car le véritable sujet de ce récit, c'est l'attente, le pur désir ("le père Noël arrivera-t-il à passer par la cheminée"?!?!) que Jiji vit intensément dans chacune des illustrations, d'abord comme une fête de la représentation (l'ouragan de cadeaux est magnifique), puis dans la solitude la plus démunie comme le révèle la dernière illustration. A l'image des autres albums de cette série, tandis que le tamanoir dort, Jiji monte la garde. Elle sait qu'il faut rester éveillée. Elle attend, non plus à la fenêtre, mais dehors en pleine bourrasque. Cloclo Tremblay ou père Noël, il viendra, chargé de frayeur et de désir. Et elle ne veut pas être prise en reste.

François Paré a été, pendant quelques années, coéditeur de CCL.

NOTE

PUBLICATIONS RÉCENTES A SIGNALER

Le prochain numéro de *CCC/LCJ* fera la recension de trois ouvrages spécialisés, consacrés à l'étude de la littérature de jeunesse et disponibles en librairie depuis quelques mois. En voici les titres:

1) De Dominique Demers,

Du Petit Poucet au Dernier des raisins. Introduction à la littérature jeunesse, (avec la collaboration de Paul Bleton), publié à Montréal, chez Québec/Amérique, dans la nouvelle collection "Explorations" (c1994, 253pp., illustré, ISBN 2-89037-666-4, 30 \$ environ).

2) d'Édith Madore,

La Littérature pour la jeunesse au Québec, paru à Montréal, chez Boréal, dans la collection "Boréal Express" (c1994, 128pp, ISBN 2-89052-500-7, 9,95\$).

3) Et de Mira Falardeau,

La Bande dessinée au Québec, également paru chez Boréal, dans la même collection (c1994, 128 pp., illustré, ISBN 2-89052-539-2, 9,95\$).

Sans trop anticiper sur l'appréciation des comptes rendus, il est loisible de croire que l'on dispose des ouvrages de référence nécessaires à l'étude de la littérature de jeunesse au Québec...

Daniel Chouinard